Passage du poète

Autor(en): **Ramuz, C.F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): **- (1960)**

Heft 4-5

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-625538

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

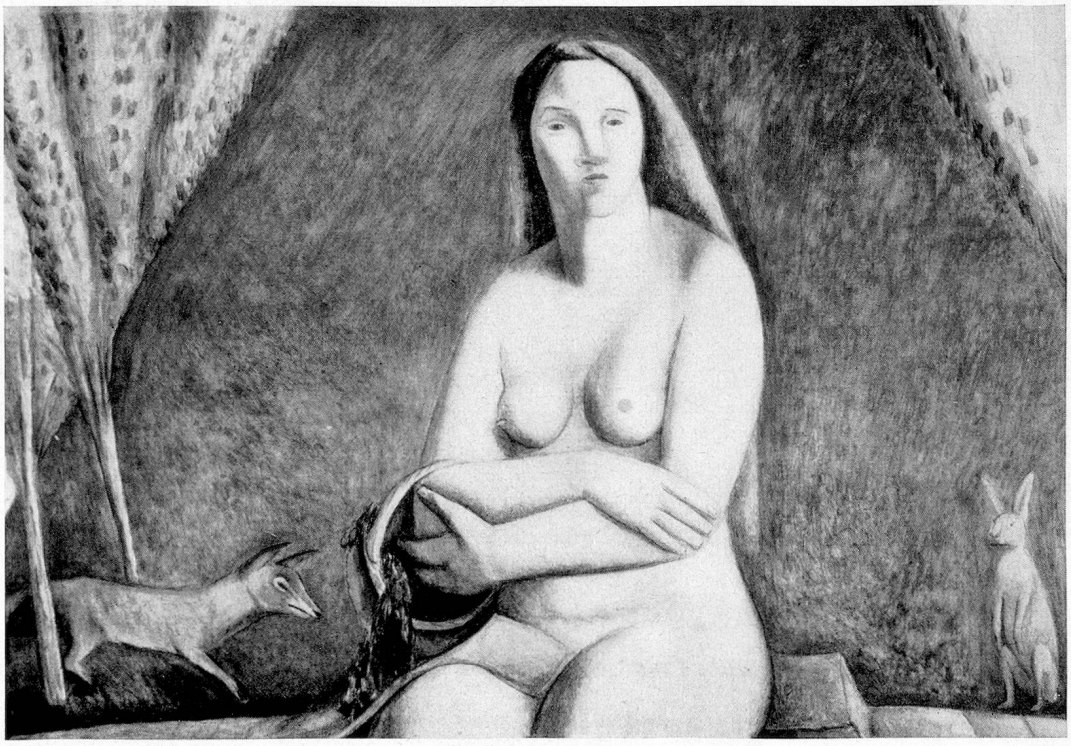
Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PASSAGE DU POÈTE

C. F. Ramuz

Il dit:
– C'est tout habitué à l'obéissance par ici, depuis le temps que c'est en vignes. Et le bon Dieu lui-même a décidé que ce serait en vignes, ayant orienté le mont comme il convient, se disant: «Je vais faire une belle pente tout exprès, dans l'exposition qu'il faut, avec l'inclinaison qu'il faut, et je vais mettre encore dans le bas la nappe de l'eau pour qu'il y ait ainsi deux soleils sur elle, que le soleil qui vient ailleurs d'en haut seulement vienne ici d'en haut et d'en bas...» Je dis que c'est le bon Dieu qui a arrangé lui-même tout ça, puis il nous a dit: «A votre tour», alors quoi? on est désignés. Soldats, caporaux, officiers, sous son Haut Commandement...
Comme Bovard dit dans sa vigne, se parlant ainsi à lui-même avec des mots qui viennent, et il en est étonné, mais il en vient encore:
– Le bon Dieu a commencé, nous on est venus ensuite et on a fini... Le bon Dieu a fait la pente, mais nous on a fait qu'elle serve, on a fait qu'elle tienne, on a fait qu'elle dure: alors est-ce qu'on la reconnaîtrait seulement à présent, dit-il encore, sous son habillement de pierre? et ailleurs l'homme se contente de semer, de planter, de retourner; nous, on l'a d'abord mise en caisses, regardez voir si ce que je dis n'est pas vrai; mise en caisses, je dis bien, mise tout entière dans des caisses et, ces caisses, il a fallu ensuite les mettre les unes sur les autres...
Il les montre avec sa main qui monte de plus en plus, par secousses, à cause de tous ces étages, à cause de tous ces carrés de murs comme des marches.
– Et ce n'est plus du naturel, c'est du fabriqué; c'est nous, c'est fabriqué par nous, ça ne tient que grâce à nous; ça n'est plus une pente, c'est une construction, c'est une tour, c'est un devant de forteresse...
Pendant qu'il montre encore, de dessus son éperon, devant lui, le déroulement de tout ça, avec les renflements qu'il y a par place et des avancements comme celui sur lequel il se tient, et des retraits, en un grand demi-cercle, – songeant au temps qu'il a fallu, songeant à la peine qu'il a fallu:
– Des centaines d'années, mille ans, deux mille et plus...
La bise fait bouger les pointes de sa moustache.
Il tient d'une main le manche du fossoir; l'autre, il la lève, il la promène autour de lui.
De nouveau sur son éperon, sur sa bosse, haut perché, comme sur un socle, avec le vide derrière lui, à cent mètres au-dessus de l'eau, contre une montagne bleue et blanche et aussi grand que la montagne bleue et blanche; se tenant tourné vers le mont et alors de ce côté la terre vient à sa rencontre, de sorte qu'il faut qu'il renverse la tête pour la considérer.
Il ne peut plus s'arrêter. Il voudrait s'arrêter qu'il ne pourrait plus, parce que le poète est venu; les mots sortent de lui tout le temps, comme quand les ruches se réveillent.
– Depuis les tout vieux temps, depuis aussi loin qu'on existe, depuis les Romains et depuis les moines, les vieux temps et les tout vieux temps; et ça s'appelle encore par ici l'Abbaye, il y a le vin des Abbesses, ça s'appelle le Prieuré, c'est plein de noms de ces temps-là partout, c'est encore plein de leur ouvrage; et regardez-moi ces



René Auberjonois:
La Belle du Dézalay

murs, regardez-moi seulement ces murs si loin que l'œil porte, si loin qu'on tire avec le regard en haut et en bas, à droite et à gauche, – combien ça en fait-il? parce qu'il a fallu, sans quoi la terre serait venue en bas; alors ils ont fait un premier, puis un autre, et puis dix, et cent, puis mille, commençant par le bord de l'eau, après quoi ils sont montés, ils sont montés jusque dans le ciel à leur échelle, et là ils auraient trouvé à grimper encore qu'ils seraient grimpés...

Depuis les vieux temps, depuis tout là-bas dans le temps, d'année en année: les Romains, les moines, les gens à robes, les gens à pantalons, et puis des autres et encore des autres, et puis nos arrière-grands-pères et puis nos grands-pères et puis nos pères, et puis nous: à faire, et ensuite à refaire, à construire, et à reconstruire et à re-reconstruire, entretenir, recimenter; chaque année remonter sur son dos la terre, remonter à la hotte la pente tout entière; aller voir où ça s'est fendu, là où le mont pousse en avant, là où la pierre cède, là où elle se fissure; et boucher les trous, combler les fissures, repousser le mont en arrière, faire que ça tienne quand même, faire que ça dure, – depuis deux mille ans peut-être que ça dure, mais ça n'aurait pas duré et ça ne durerait pas, si on ne s'en était pas mêlé, si on ne rebâtissait pas tout le temps...

Il s'est arrêté, fatigué de mots, seulement c'est vrai.

Il y avait depuis très longtemps dans sa tête une vérité qui ne pouvait pas venir dehors: à présent il est délivré.

De nouveau, les mots lui viennent:

– C'est de faire pour rien qui est beau. Même si le travail ne paie pas, parce que c'est de faire qui compte. Quand même je serais tout seul, et quand même je n'ai pas été gâté, quand même je sais bien ce que c'est, allez! et on n'est pas toujours payé et c'est dur et c'est ingrat, et c'est toujours la même chose, mais je dis: «C'est ça qui est beau!...»

Il a pris son racloir, il donne un coup de racloir.

On a déjà raclé une fois; on va racler une deuxieme fois, une troisième, une quatrième:

– Et, je dis, c'est justement ça, c'est ce manque de variété. C'est justement parce qu'on a une plus grande peine, parce qu'on risque davantage, parce qu'on a misé sur une chose, et une seule, toujours la même; et ça c'est l'honneur... On ne se paie pas en argent, nous autres. On ne gagnerait plus un sou qu'on ferait ses vignes quand même.

Il racle.

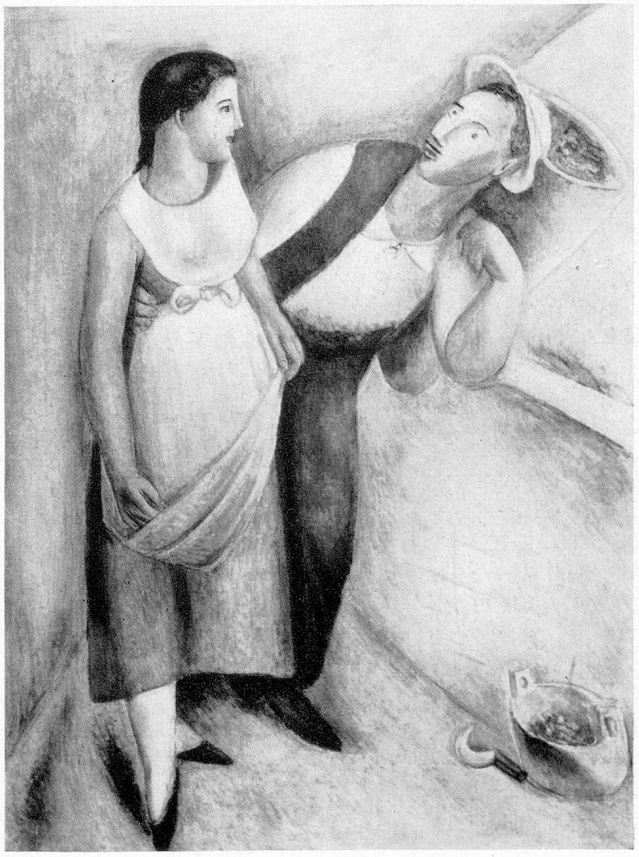
– On ne peut pas être payé en argent pour un travail de ce genre-là: on est payé seulement d'y croire, on est payé dès qu'on y croit... Nous, on est comme le soldat, le soldat se bat pour se battre. On est comme une mère, on est comme une mère avec son enfant: ça ne lui fait rien qu'il soit mal fait; plus il est mal fait, plus elle se donne de peine pour lui, plus elle l'aime; elle lui donne tout, sans rien demander. Parce qu'elle est payée de l'aimer.

Il racle.

– Je dis que c'est comme ça; l'honneur et l'amour. Et point d'argent du tout, s'il faut, parce qu'il resterait l'honneur, l'honneur et l'amour.

Il racle.

– Et, quoi qu'il arrive, on garde ses vignes, et on crèvera dessus, nous autres, mais on ne les reniera pas.

Reproduction autorisée par Cosmopress Génève

Ces deux photographies faisant partie de s'ensemble de la décoration d'Auberjonois.